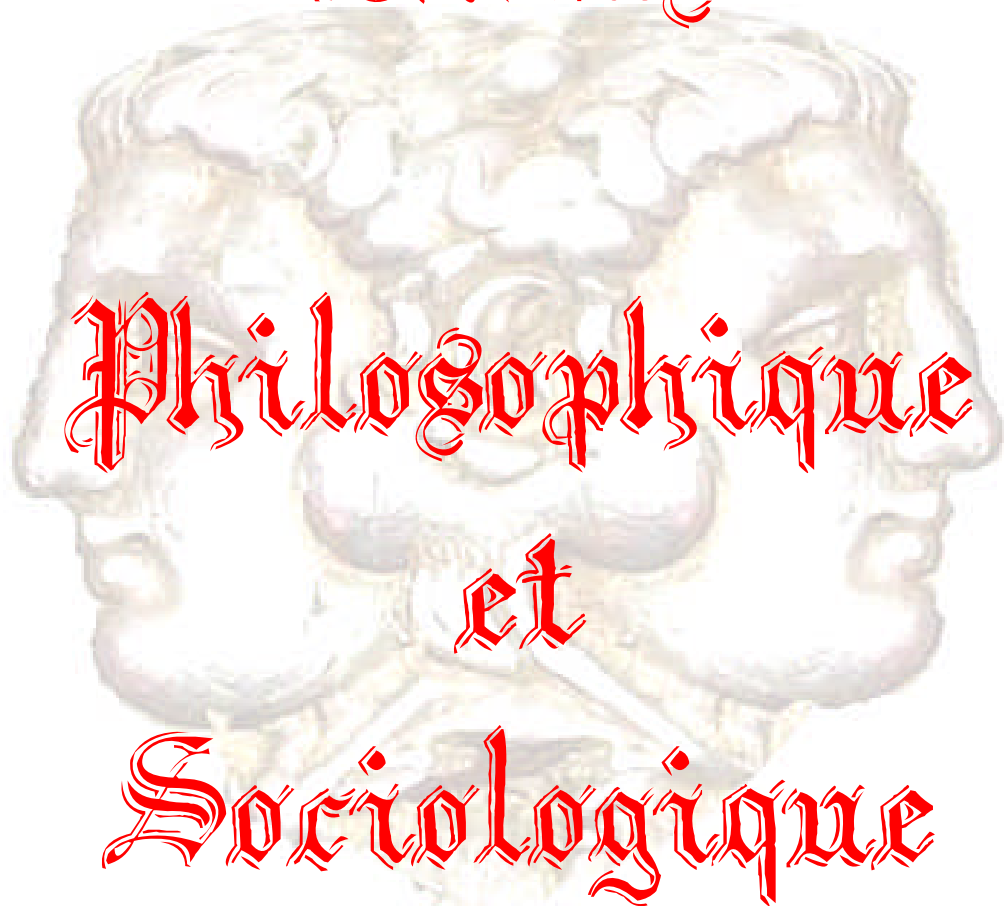


Le Sacré de
Jannus



Philosophique
et
Sociologique

Janus :

Personnage au double visage, est « le Dieu des Portes et des Initiations ».

Symboliquement, il est le gardien du « Sacré », celui qui autorise, facilite ou défend le passage du « profane » au « sacré ».

Ce dernier, comme Janus, est à double face : sa face la plus connue est sa face « religieuse », mais, reliée à celle-ci, il y a sa face « laïque », non religieuse mais « reliante ».

Pour éclairer cette seconde face, est évoqué le sacré au sein de la franc-maçonnerie en tant que cas particulier de sacré non nécessairement religieux.

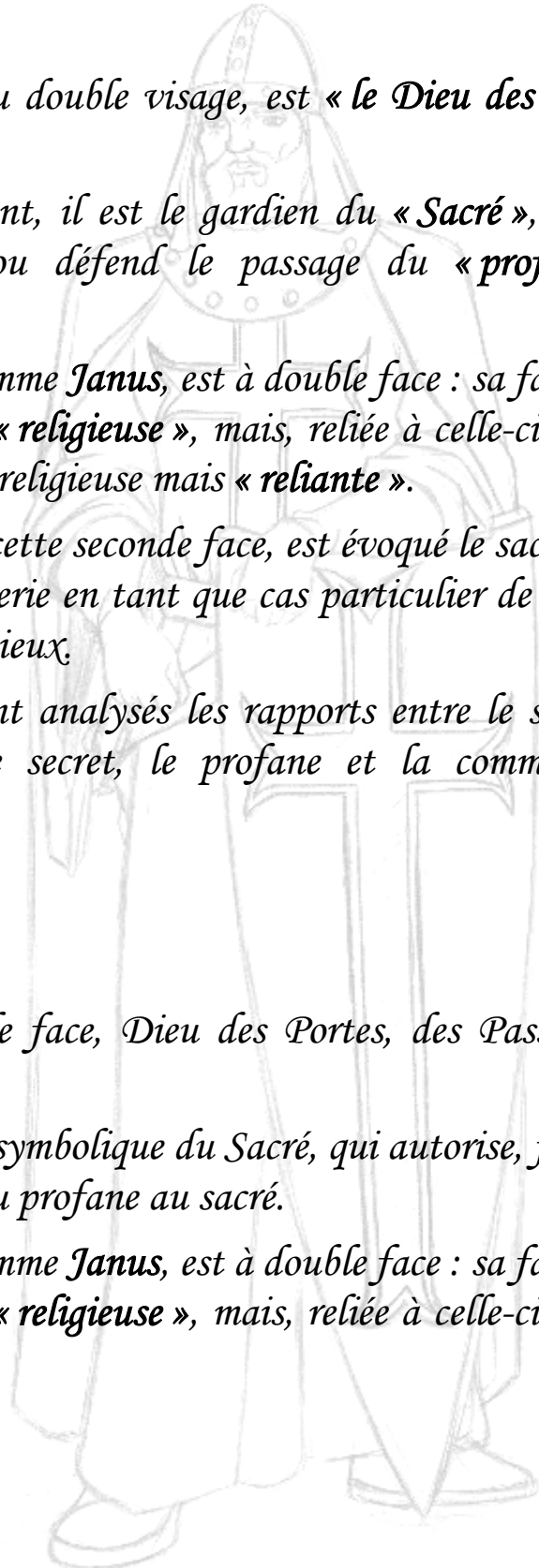
Sont également analysés les rapports entre le sacré et le divin, l'humain, le secret, le profane et la communication moderne.

Janus :

Dieu à double face, Dieu des Portes, des Passages, des Initiations.

Dieu gardien symbolique du Sacré, qui autorise, facilite ou défend le passage du profane au sacré.

Ce dernier, comme Janus, est à double face : sa face la plus connue est sa face « religieuse », mais, reliée à celle-ci, il y a sa face « laïque ».



Le « sacré », en première instance, nous paraît une notion simple, pour ne pas dire évidente.

Mais à y regarder d'un peu plus près, impossible de ne point être frappé par les multiples « ambivalences » qui le traversent, par les oppositions internes et externes qui en constituent la substantifique moelle.

Non seulement entre le « religieux » et le « laïque » ; entre « le divin » et « l'humain », mais entre interdit et transgression, entre « pur » et « impur », entre « sacralisation » et « désacralisation », etc....

Le « sacré » est donc, à l'instar de Janus, un phénomène « duel » et « dialogique » il relie en lui des réalités contradictoires et complémentaires.

Pour tenter d'éclairer ces diverses ambivalences, cinq pistes de réflexion nous seront proposées :

1. Le sacré et le divin :

Au cœur des religions ;

2. Le sacré et l'humain :

Au cœur des reliances ;

3. Le sacré et le secret :

Au cœur des franc-maçonneries ;

4. Le sacré et le profane :

Au cœur des ambivalences ;

5. Le sacré et le moderne :

Au cœur des techniques et des communications.

1. Le sacré et le divin :

Au cœur des religions :

Le « sacré » et le « religieux » ont entre eux des liens étroits : point de religion sans l'une ou l'autre forme de sacré, a-t-on coutume d'affirmer.

A qui ceci n'apparaît-il pas comme une évidence ?

Roger Caillois, dans son livre « L'homme et le sacré », a cette constatation presque banale, traditionnelle en tout cas.

Pour lui, le « sacré » dans sa version « religieuse » se caractérise par son ambiguïté (nous évoquerons plus volontiers ses « ambivalences »).

Janus à deux faces, il est source de « vie » et porte la « mort », la source d'où celle-ci puise son énergie et l'estuaire où elle se dissout.

Ce sacré s'exprime sous différentes formes :

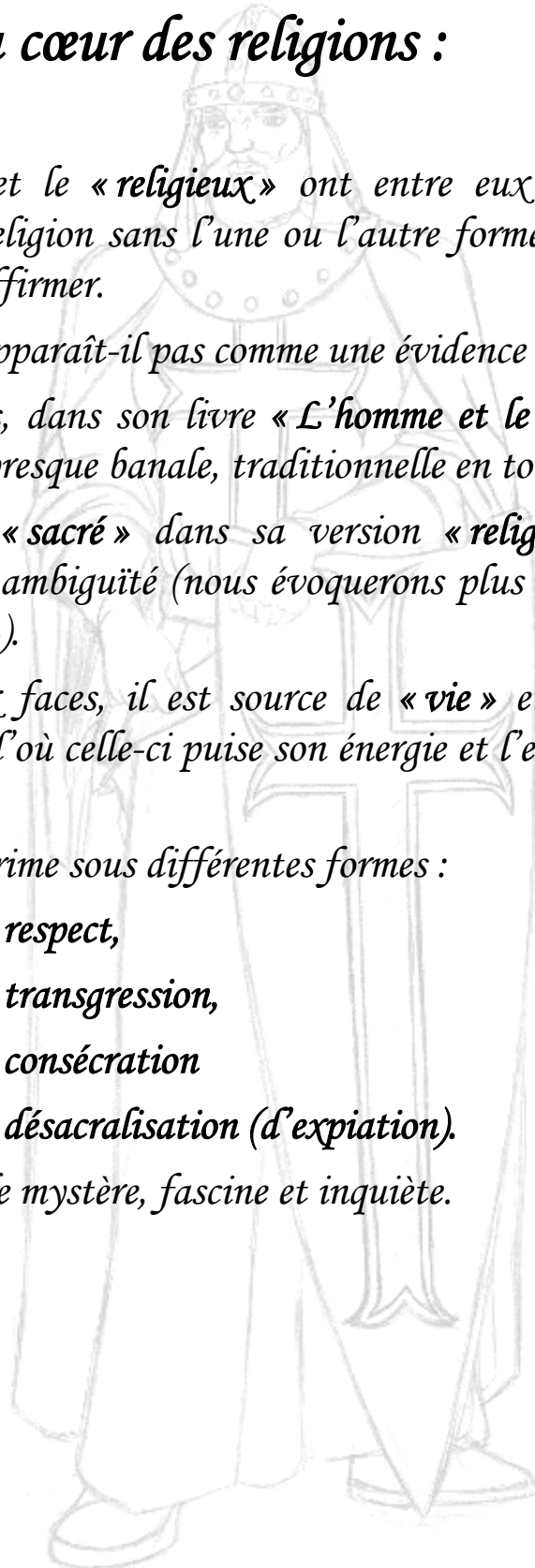
Sacré de respect,

Sacré de transgression,

Sacré de consécration

Sacré de désacralisation (d'expiation).

Il se nourrit de mystère, fascine et inquiète.



*Il décrète ce qui est « pur » et ce qui est « impur » :
Ce qui est permis et ce qui est interdit,
Ce qui en termes profanes « ce qui est bien et ce qui est mal »,*

Ce qui est saint et ce qui est sacrilège.

Son monde est celui du dangereux et du défendu.

Il génère dons et sacrifices.

Le sacré religieux répondrait à un profond besoin des êtres humains, à ces émotions obscures et impérieuses qui trouvent leur origine et leur force dans l'inconscient tant individuel que collectif, face aux angoisses existentielles provoquées par la détresse humaine.

Dans la préface à la troisième édition de son livre, Roger Caillois évoque l'ambition première de sa réflexion :

« Restituer à la société un sacré actif, impérieux, se fondant sur les ressorts profonds de l'existence collective ... » et reconnaît : « cette ambition « politique » n'a pas engendré les effets escomptés ».

Disant cela, il préfigurait déjà la reconnaissance actuelle que le « sacré » peut ne pas être uniquement « religieux ».

2. *Le sacré et l'humain :*

Au cœur des reliances

Aujourd'hui quelques auteurs éminents n'hésitent pas à remettre en cause la liaison supposée essentielle entre les « religions » et le « sacré ».

« Certaines formes de religion », nous dit Jean-Jacques Wunenburger, « se dispensent de la médiation du sacré et le sacré peut survivre, voire revivre en dehors du religieux ».

De on côté, Jacques Rifflet, aide pour un élargissement du champ du sacré pour lui : « Il ne relève pas seulement du « royaume » de la « transcendance », mais inonde les terres de l'immanence, à condition d'accepter la définition suivante du sacré : « le sacré est ce qui nourrit la raison de vivre de l'homme ».

La spiritualité peut, selon lui, être laïque : « elle est l'aile de l'homme ».

Le sacré, s'il naît de l'immanence, s'il est issu de la réflexion humaine, peut parfaitement se passer de la « religion », être « laïque ».

La religion :

« Ce qui relie, selon l'une de ses sources étymologiques « religare » n'est en réalité qu'un cas particulier impliquant une référence transcendantale d'un phénomène plus général ».

Les « reliances » recréant des liens, défaits ou menacés, entre les êtres humains et eux-mêmes, les autres et le monde.

Arrêtons-nous un instant sur la définition de trois notions « reliance », « déliance », « liance » en voie d'émergence dans le champ de la psychosociologie.

Pour faire bref, nous vivons dans une société de « déliances », c'est-à-dire de rupture des liens humains et sociaux fondamentaux en leurs trois dimensions principales :

Déliance psychologique (par rapport à soi),

Déliance sociale (par rapport aux autres),

Déliance culturelle, écologique, politique (par rapport au monde), voire cosmique (par rapport au transcendant : « la désacralisation »).

En réaction contre ces dérives des systèmes sociaux, naissent de tous côtés des aspirations de « reliances » :

Reliances à soi (identité),

Reliances aux autres (fraternité),

Reliances au monde (citoyenneté, spiritualité).

Dans cette perspective, la religion et le sacré tendent à répondre au besoin de « reliance » cosmique :

D'où venons-nous ?

Où allons-nous ?

Comment ne pas évoquer ici, et repenser en de tels termes, la dialectique du sacré analysée par Roger Caillois, particulièrement entre le « sacré de cohésion » (de *reliance*) et le « sacré de dissolution » (de *déliance*), entre le « sacré de fusion » (la *liance*) ?

Au-delà de ce couple conceptuel « *reliance* » / « *déliance* » peut intervenir un troisième élément, préalable aux deux autres :

La « *liance* », expérience d'un rapport humain non médiatisé, tel celui de la « mère » et du « fœtus » en son sein ;

« *Liance brisée* » au moment où intervient la coupure du cordon ombilical.

En cela cette coupure devient le symbole de la première « *dé-liance* » existentielle.

Le sacré, lui, ne serait-il pas la formulation socio-psychique de cette éternelle quête du paradis perdu de la « *liance primordiale* » ?

Et, ce faisant, l'archétype du besoin de « *re-liance* » ?

Le sacré est par d'aucuns défini comme un moyen de médiation (de *reliance*) entre le divin Très Haut et l'humaine altérité radicale.

Il nourrit de la sorte la conscience collective en ses dimensions transcendantes et immanentes, témoignant de sa double nature, de ses ambivalences, de ses qualités « *Janusiennes* ».

Que nous enseigne à cet égard Emile Durkheim ?

« Le sacré », nous dit-il, « sépare, isole, « dé-lie » ... mais vise à relier ceux qui sont séparés, isolés, déliés, initiés à ses règles ».

Ce qu'illustre de façon impressionnante le cas particulier de la franc-maçonnerie.



3. *Le sacré et le secret :*

Au cœur des franc-maçonneries

Des franc-maçonneries et « non » de la franc-maçonnerie :

En effet celle-ci est loin d'être une institution unique, homogène.

Janus comme le sacré, elle offre également deux faces opposées symboliquement reliées :

D'un côté, sa face « théiste » (largement majoritaire, surtout anglo-saxonne), imposant la croyance en Dieu et dès lors porteuse d'un sacré religieux ;

De l'autre côté, sa face dite « libérale » et « adogmatique » (principalement européenne, surtout en France et en Belgique), mettant en avant son esprit de tolérance (les membres de ses Obédiences sont libres de croire ou ne pas croire en l'existence d'un Être Suprême), articulant ses pratiques sur un sacré laïque, non-religieux.

Arrêtons-nous quelques instants sur les caractéristiques particulières de cette face « libérale » de la franc-maçonnerie, des Obédiences et des Loges qui se situent dans son orbite et donc, ce qui intéresse ici notre propos, sa mise en œuvre de formes spécifiques d'un sacré laïque.

Leur « sacré » « non-religieux », puisqu'elles n'imposent aucune « croyance religieuse » particulière est, parfois inspirée du religieux et de son sacré :

Leurs « rites » et leurs « mythes » portent l'empreinte d'une ancestrale culture religieuse.

Un fait historique explique en partie cette apparente contradiction :

La franc-maçonnerie moderne, cela est connu, a été une création de milieux protestants (elle constitue ou a constitué « la fabrique d'église du protestantisme », a-t-on pu écrire).

Au cœur de ses mythes et rites, prolifèrent les idées de « construction » (initiale et primordiale ; de « liance »), de « déconstruction » (de « déliance ») et de « reconstruction » (de « reliance »).

Les Temples maçonniques constituent bien des lieux / espaces « sacrés » (du moins à partir du moment où a été réalisé le rituel d'ouverture), les Loges, en leurs tenues (réunions) des moments / temps « sacrés ».

L'initiation maçonnique : elle, correspond à un passage du monde « profane » à un monde « sacré », précisément coupé de ce monde temporel.

Les rites maçonniques, exécutés dans le respect de règles immuables, théâtralissent les « mythes », induisant de ce fait une dimension « sacrée » aux expériences vécues.

Ils contribuent de la sorte à l'identification culturelle, au renforcement de l'esprit communautaire.

Chaque tenue réactualise le caractère « sacré » de l'espace / temps de la Loge.

Ici intervient la notion, à certains égards injustement vilipendée de « **secret maçonnique** ».

Nul n'ignore les liens étymologiques et philosophiques entre les notions de « **secret** » et de « **sacré** ».

La pratique et le vécu de ce « **secret maçonnique** » constituent une illustration typique de cette double nature en « **franc-maçonnerie** » ; mais aussi ailleurs du « **secret** » et du « **sacré** » :

« **Leur action est à la fois de « déliance » (par rapport au monde profane) et de « reliance » (entre initiés) ».**

A noter toutefois la différence entre certains rites religieux, transcendants par essence, et les rites maçonniques effectués pour eux-mêmes, indépendamment de tout élément de verticalité transcendante, même s'ils aident à faire émerger des transcendances immanentes.

Mais revenons un instant sur la définition et l'étymologie du mot « **secret** ».

En fait celui-ci trouve sa source dans le latin « **secretum** », qui veut dire : « **séparer, mettre à part (dé-lie...)** »,

Du verbe « **secernere** », ce dernier a engendré deux mots en français : « **sécrétion** » et « **secret** ».

La franc-maçonnerie libérale illustre à merveille les « **reliances** » subtiles entre le secret et le sacré.

A l'ère de la communication, de toutes parts, de bonnes « âmes » plus ou moins bien intentionnées exhortent les francs-maçons à communiquer leur « secret », leur « mystérieux secret » support de tant de fantasmes, soutenus en cela par les chantres de la communication que sont les médias.

En pure perte.

Car, s'ils devaient céder à de telles pressions, les francs-maçons désacraliseraient le sacré de leur culture originale.

Qu'est-il ce « sacré maçonnique laïque » ?

Celui du lieu « sacré », « le Temple », réservé aux initiés, du « mythe » d'un lieu à sans cesse reconstruire « le Temple de l'Humanité, une société meilleure, plus juste », d'un lieu qui doit être « couvert », « protégé » par différents rites afin qu'il puisse devenir « temps sacré » (la Loge) et qu'ainsi soit sauvegardée l'enceinte sacrée (rôle de Janus, le « couvreur »).

Par ailleurs l'essentiel du travail à accomplir par le franc-maçon est la quête du sens de l'existence, ou du moins la création de ce sens :

Ce qu'il est convenu d'appeler la « construction de son Temple Intérieur », la découverte de l'espace sacré au tréfonds de sa personne ...

Le « secret en général », le « secret maçonnique en particulier », constitue, lui aussi, une réalité ambivalente, paradoxale.

Relevons à ce propos au moins quatre de ses ambivalences:

1- D'abord entre la parole et le silence (il scelle ce qu'il recèle, il « voile » ce qu'il « dévoile »);

2- Ensuite entre l'intérieur et l'extérieur (il « dé-lie » pour « re-lie » et sacralise l'intérieur);

3- Entre le savoir et l'ignorance (il cache ce qu'il sait et l'ignorant est tenté de le découvrir);

4- Entre l'individu et le groupe (les jardins secrets de la personne et les secrets d'état de la communauté).

Une troisième dimension du triangle sacré maçonnique « les 3 S » : « Silence », « Secret », « Sacré » est ici à prendre en considération :

Le « silence » imposé aux Apprentis, et souvent rappelé aux Initiés, est essentiellement un mode de communication avec soi, de « reliance » à soi (construction du Temple Intérieur).

Paradoxe, le silence pour mieux communiquer avec soi (ses secrets personnels), avec les autres (écouter avant de parler), avec le monde (analyser avant d'agir).

Comme les trois mousquetaires de Dumas, les « 3 S » de la franc-maçonnerie sont en fait quatre : le « quatrième S » est celui de la « Sagesse », finalité ultime de l'œuvre personnelle de chaque franc-maçon.

Deux remarques enfin, en relation avec le « sacré maçonnique ».

La première concerne le mythe du héros sacrifié :

Jésus pour le sacré religieux,

Hiram pour le sacré laïque « Sacrifice ».

Hiram s'est sacrifié a donné son sang, pour que puissent renaître les initiés de la franc-maçonnerie.

Sa mort est consacrée comme un sacrifice volontaire, qui grandit le héros.

Hiram préfère mourir plutôt que de trahir, fidèle au secret qui lui a été confié, secret dont le caractère est sacré.

La seconde concerne un mythe et un symbole au cœur de la culture maçonnique en ses dimensions sacrées :

Le mythe est celui de l'harmonie universelle résultant de l'équilibre engendré par la « coïncidentia oppositorum », la complémentarité des contraires.

Le symbole est celui du Pavé Mosaïque, damier blanc et noir exprimant cette complémentarité.

Ce principe qui n'est pas qu'alchimique, hermétiste et surréaliste, mais est aussi la figure du Sacré, à la fois concevable par l'homme et néanmoins toujours hors de sa portée.

4. *Le sacré et le profane :*

Au cœur des ambivalences

Notre rencontre « superficielle » avec le « sacré maçonnique » nous a déjà laissé deviner le caractère ambivalent de la distinction entre le sacré et le profane, distinction qui mérite d'être réévaluée, ou tout au moins nuancée.

Durkheim, Caillois, Eliade : trois grands noms, trois éminents auteurs consacrés, encensés et fidèlement suivis en tant que prophètes d'une conception opposant radicalement le sacré et le profane.

Emile Durkheim :

« La division du monde en deux domaines comprenant l'un tout ce qui est sacré, l'autre tout ce qui est profane ... est le trait distinctif de la pensée religieuse ».

Depuis cette affirmation péremptoire, et dans la foulée de celle-ci « les deux mondes sont séparés et étanches », la thèse dominante concernant le sacré est inscrite dans un schéma binaire.

Illustrent cette tendance les écrits des successeurs du maître de l'école française de sociologie : Roger Caillois : « Toute conception religieuse du monde implique la distinction du sacré et du profane ».

Mircea Eliade :

« La seule chose qu'on puisse affirmer valablement à propos du sacré, c'est qu'il s'oppose au profane ».

« Oserais-je me distancer des conceptions de ces illustres savants dont l'analyse recueille une approbation apparemment unanime ?

« Je crains qu'il ne le faille ».

Pour cela nous allons nous appuyer en grande partie sur les réflexions pertinentes (à nos yeux) de Jean-Jacques Wunenburger :

« Ces trois maîtres à penser ont ainsi, avec le poids de leur incontestable autorité, énoncé un principe heuristique essentiel, base généralement admise de la plupart des théories sur le sacré.

« Aujourd'hui, toutefois, des doutes se font jour de-ci de-là quant à la pertinence d'une séparation aussi radicale entre le sacré et le profane.

« La frontière entre le monde du profane et celui du sacré se révèle, à l'analyse, beaucoup plus plastique et mobile que cela n'est communément affirmé.

« Des éléments du monde profane ne sont pas nécessairement absents du monde sacré (les comportements sacrés font appel au corps, à l'affectivité, à l'esprit, les attitudes profanes ne sont pas toujours étrangères au jeu rituel, il y a une continuité psychologique entre les deux expériences...).

« Par ailleurs le sacré peut colorer, irriguer pas mal d'activités profanes dégagées de toute référence transcendantale (art, poésie, musique...).

« Il y a toute une micro-sacralité dans les faits, gestes et rites de la vie quotidienne (techniques à l'œuvre dans la construction d'habitations, techniques du corps dans l'accouchement, etc.) »

Pour Jean-Jacques Wunenburger :

« L'opposition entre le profane et le sacré est aussi peu définitive que celle entre le travail et le jeu ».

Les deux mondes sont bien plus poreux que cela fut longtemps imaginé.

Une fois encore les limites entre le « sacré » et le « profane » se révèlent mobiles, interchangeableables, équivoques ...

Enfin, en approfondissant la réflexion et l'analyse, ne pourrions-nous déboucher sur la nécessité de dépasser la notion même d'ambivalence ainsi que la logique binaire qui la sous-tend ?

C'est en tout cas ce à quoi nous invite Jean-Jacques Wunenburger, pour lui :

« Le « sacré » et le « profane » ne sont pas deux mondes séparés et étanches, mais bien plutôt deux pôles de valorisation et de normalisation de la vie, voire du monde ».

Il estime qu'il serait fécond d'ouvrir la typologie binaire à un schéma ternaire : dans sa perspective, le sacré apparaît comme un entre-deux (une interstance ?), une interface entre le plan métaphysique d'un monde surnaturel invisible et un monde matériel familier.

Le « sacré » est alors défini comme un medium (une structure de « reliance ») permettant de rendre visible l'invisible et de porter le visible vers l'invisible.

Ainsi serait mise en évidence la fonction transitionnelle, non substantielle du « sacré ».

« Celui-ci sépare et réunit, délie et relie, cache et montre, éloigne et rapproche d'un même mouvementé ».

Intermédiaire, sa nature est foncièrement paradoxale, dialogique.

Janus ou plus que Janus ?

Un Janus à trois têtes ?

Impensable !

Non !

Janus n'a toujours que ses deux têtes :

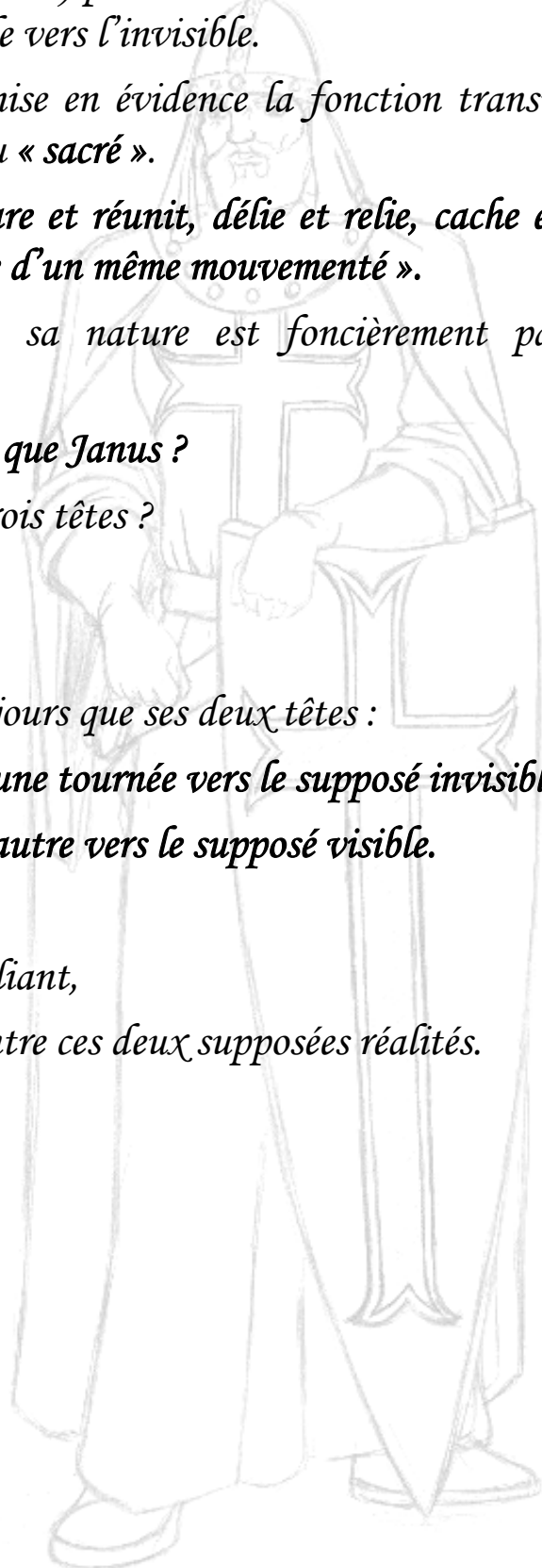
L'une tournée vers le supposé invisible,

L'autre vers le supposé visible.

Et lui :

Personnage reliant,

Bien campé entre ces deux supposées réalités.



5. Le sacré et le moderne :

Au cœur des techniques et des communications

Le moderne :

Il est toujours là avec son paradigme de « déliance » (diviser pour comprendre, produire, dominer...) à l'intérieur de l'hypermoderne, lequel tente, lui, d'intégrer le paradigme de « reliance ».

Ce « moderne » et cet « hypermoderne » constituent le contexte essentiel dans lequel les technologies, le système communicationnel et le « sacré » s'insèrent inévitablement.

Venons-en en effet, à partir des éléments jusqu'ici rassemblés, à la question posée par les promoteurs de cette publication :

Quels liens peut-on déceler entre le sacré et les nouvelles technologies d'une part, entre le sacré et le phénomène communicationnel d'autre part ?

Les technologies : notons d'emblée qu'elles sont au moins doubles (comme Janus).

Elles relient (en tant qu'elles permettent aux individus de communiquer, c'est-à-dire de « mettre en commun »), autant qu'elles délient (en tant qu'elles proposent aujourd'hui une communication à distance et un enfermement possible dans des mondes virtuels).

Par ailleurs, autre « **double face** », il y a les techniques matérielles, physiques (celles auxquelles on pense spontanément, aujourd'hui recouvertes par le vocable quelque peu galvaudé de « **nouvelles technologies** » ou par la mystérieuse abréviation « **T.I.C.** » pour « **techniques d'information et de communication** »), mais il y a aussi les techniques humaines ou trompeuses.

En effet il pourrait laisser supposer que la modernité est achevée, terminée, et qu'elle a laissé la place à quelque chose d'autre, de postérieur, de différent.

Or il n'en est rien:

« **La modernité est toujours présente, son paradigme de division et de déliance est plus que jamais à l'œuvre.**

C'est pourquoi, nous inspirant des thèses d'Edgar Morin sur « **l'hyper-complexité** », et de Max Pagès sur l'entreprise « **hyper-moderne** », nous préférons d'utiliser le terme « **d'hyper-modernité** » pour qualifier le nouveau système « **socio-scientifique** » en voie d'émergence sociales (dont la franc-maçonnerie et ses processus initiatiques constituent un exemple parmi d'autres).

Le phénomène communicationnel, quant à lui, est de toute évidence lié au développement accéléré des « **T.I.C.** » et aux avatars de la société productiviste.

Et le « **sacré** », dans tout cela ?

Ses deux pôles dégagés par Roger Caillois jalonnent les deux champs entre lesquels se meut l'histoire des techniques :

D'un côté, le champ des angoisses existentielles suscitées par l'inquiétante puissance des techniques remettant en cause l'ordre naturel (sacré ?) des choses ;

De l'autre, la promesse d'un nouvel et meilleur ordre (sacré, lui aussi) du monde (Désenchantement et réenchantement.

Déliance/reliance.

Janus, plus que jamais.

Son premier regard vers l'Homme.

Son second regard vers le Progrès.

Au cœur de ces réalités il est écartelé.

Comment le « sacré » peut-il sortir ce guêpier ?

Il s'y perd et s'y retrouve.

D'une part, il se laïcise.

Il sacralise les nouvelles technologies supposées, générer un nouvel « eldorado » de la communication ;

Il délaisse sa traditionnelle parure religieuse.

D'autre part, il réinvestit de nouveaux espaces spirituels, se plonge dans le renouveau charismatique, trace sa voie au sein de multiples hérésies sectaires.

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, mais elle est toujours là, la nostalgie du sacré.

Nostalgie du sacré d'antan, quête du sacré d'aujourd'hui et de demain.

Pour survivre le « sacré » se métamorphose.

Moins religieux, plus laïque, toujours « reliant ».

